

# LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

DE COMPIÈGNE

## Au Congrès Archéologique de Mâcon

---

La Société française d'Archéologie a tenu du 14 au 22 juin son soixante-sixième Congrès dans le département de Saône-et-Loire et comme chaque année les membres de la Société historique de Compiègne et les habitants de notre région ont répondu dans une large part à l'appel que leur adressait notre concitoyen, M. le comte de Marsy, président du Congrès.

Nous citerons notamment le baron et la baronne de Bonnault d'Houët, MM. Cauchemé, le docteur Chevallier, Raymond Chevallier, Paul Daussy, le comte de Lambertye, Mmes La Perche et de Poul, MM. le président Sorel, l'abbé Marsaux, Mme Vatin, M. Louis Latteux, etc.

Mâcon avait été choisi comme siège du Congrès autant à cause de ses ressources et des différentes lignes de chemins de fer qui facilitaient les excursions, que du concours précieux promis par l'Académie de Mâcon, une des sociétés provinciales les plus sérieuses, et nous pourrions ajouter les mieux logées, car elle vient d'acquérir l'hôtel de Senecé, une des plus belles demeures aristocratiques de la ville.

---

Nos concitoyens y ont été reçus de la manière la plus gracieuse, par les membres du bureau MM. Arcelin, Pellorce, Duréault, F. Lacroix, Reyssié, etc.

L'administration municipale avait bien voulu mettre à la disposition du Congrès pour y tenir ses séances et y donner son banquet les grands salons de l'Hôtel de Ville, très bel édifice du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui fut au siècle dernier la propriété de la famille de la Baume de Montrevel.

Plus de deux cents adhésions avaient été envoyées au bureau des diverses parties de la France, de la Belgique, de la Suisse, de l'Angleterre, etc. M. le Ministre de l'instruction publique avait confié à M. A. Héron de Villefosse, membre de l'Institut, président de la Section d'archéologie, le soin de le représenter et si nous ne pouvons citer tous les noms des congressistes, il nous suffira de rappeler ceux de MM. Ad. Francart, P. Laffolye, le comte Lair, H. Macqueron, le marquis de Monclar, Ernest Petit, Eugène Soil, Emile Travers, correspondants de la Société historique, de M. Guiffrey, membre de l'Académie des Beaux-Arts, du duc de Clermont-Tonnerre, du comte de Ghellinck d'Elseghem, délégué du gouvernement belge, du colonel-fédéral C. Favre, etc. De Lyon, de Bourg, de Dijon, de nombreux représentants des Sociétés régionales sont venus prendre aussi part aux travaux du Congrès, dont les six séances ont été largement remplies : la première par des discours du maire de Mâcon, de MM. Arcelin, de Marsy et de Villefosse ; les autres par des communications de MM. Arcelin, Corot et Savoie, sur l'époque préhistorique ; Déchelette et Barrière-Flavy, sur la période barbare ; Martin, P. Richard, J. Virey, Jamot, sur l'archéologie religieuse ; Albert Naef sur l'archéologie de la Suisse française comparée à celle de la Bourgogne, Loyseau, sur un ta-

---

bleau du musée de Bourg ; le docteur Biot, Jules Protat et Lacroix, sur des découvertes archéologiques ; Lex, sur les anciennes fabriques de céramique de la région, F. de Monne-cove, sur une curieuse inscription trouvée près de Romans, etc., communications qui ont souvent donné lieu à d'intéressantes discussions.

Mâcon, malgré son antiquité qu'attestent en plusieurs endroits les restes romains de ses remparts, n'offre plus aujourd'hui qu'un petit nombre de monuments intéressants à l'œil du visiteur, qui a rapidement vu les deux tours et les peintures murales du vieux Saint-Vincent, la curieuse maison de bois de la place de la Herberie et l'apothicairerie de l'Hôpital, avec ses vieilles faïences aux formes élégantes et aux vives couleurs. Le musée renferme d'importantes collections archéologiques, quelques tableaux intéressants et des souvenirs locaux, et la Bibliothèque possède quelques beaux manuscrits à miniatures du moyen âge. Les chartistes enfin, ont pu voir aux Archives, sous la direction de M. Lex, près de vingt diplômes originaux antérieurs à l'an mille, pendant que les curieux visitaient les collections d'antiquités et d'objets d'art de MM. Jules Protat, Lacroix, et de Mme Dumont.

L'aspect de Mâcon, bâti sur le flanc d'une colline qui s'étend de la voie ferrée à la Saône, est des plus pittoresques, et le soir, le long de la rivière autrefois si animée par le mouvement de la navigation, on voit la population se répandre sous d'élégantes tonnelles, élevées en face des cafés, depuis le square où s'élève la statue de Lamartine, jusqu'au pont qui conduit à Saint-Laurent d'Ain.

Chacun se case, fait ou refait connaissance avec ses compagnons, retrouve de vieux amis, parle de ceux qui ne sont plus comme M. Eugène de Beaurepaire, mort la semaine précé-

---

dente, et se prépare, en feuilletant des albums et le guide rédigé par M. Lex, à l'excursion du lendemain, qui doit comprendre deux des villes les plus intéressantes de la région. Cluny et Paray-le-Monial.

Fondée au commencement du x<sup>e</sup> siècle, l'abbaye de Cluny occupa en quelque sorte la ville tout entière et bien qu'en partie dévastée, elle offre encore aujourd'hui un intérêt tout particulier.

Voici la description qu'en donnait, il y a plus d'un demi-siècle (1839), Lorin, qui y avait passé son enfance :

« A quatre lieues de Mâcon et presque sur les confins de la Bourgogne méridionale, la jolie petite ville de Cluny se cache entre les grandes montagnes couvertes de forêts. Bâtie elle-même sur le penchant d'une haute colline, elle s'abaisse doucement dans une riante vallée, embellie et fécondée par les mille sinuosités de la Grosne. A voir les murs presque intacts qui tournent autour d'une enceinte vide et déserte, remplie de jardins et de champs labourés, aussi étendue pourtant que celle de Mâcon ; à voir les bastions, les tours rondes ou carrées qui interrompent et gardent les murs ; à regarder ces portes antiques, tant aimées de l'artiste, ornées encore de leurs machicoulis ; à suivre de l'œil enfin des rues étroites, sombres, sinueuses, escarpées et les débris des clochers qui survivent partout à d'autres ruines, la pensée remonte involontairement au temps du moyen âge, et se demande si Cluny ne fut pas quelque chose à cette époque si profondément oubliée aujourd'hui.... »

En descendant du train, nous allons d'abord à l'Hôpital voir les débris du tombeau monumental que le cardinal de Bouillon, dont M. Reyssié vient d'écrire un attachante biographie, couronnée la veille par l'Académie française, voulait élever à la grandeur de sa

---

maison et qui, par ordre de Louis XIV, ne fut jamais érigé et resta près d'un siècle dans les caisses d'où il était venu de Rome pour décorer une des chapelles de la grande église. Celle-ci, aujourd'hui presque complètement détruite et dont il ne reste plus que quelques parties et, notamment, la chapelle du cardinal de Bourbon, avec les socles richement décorés de statues des prophètes qui ont servi de supports à celles des apôtres qui, dit la tradition, étaient en argent.

L'abbaye, dont les bâtiments reconstruits au xviii<sup>e</sup> siècle subsistent encore, a été d'abord une école normale professionnelle organisée par M. Duruy ; aujourd'hui, c'est une école nationale de contremaîtres où trois cents élèves sont réunis. A côté, dans d'autres dépendances, est un dépôt d'étalons. La façade principale de l'abbaye, dite du pape Gelase, le farinier, le clocher de l'Angelus, le parc, sont successivement le but de nos visites, ensuite nous nous répandons dans la ville, allant à la recherche de ces vieilles maisons aux façades romanes qui, nombreuses, il y a cinquante ans, se font rares aujourd'hui. Après un coup d'œil aux églises de Saint-Marcel et de Notre-Dame, nous rentrons dans l'enceinte de l'abbaye par une double porte romane aux riches sculptures et nous allons visiter les deux palais abbatiaux que se firent élever les abbés Jean de Bourbon et Jacques d'Amboise, dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux renferme un musée, dont la partie la plus importante consiste en sculptures et colonnes provenant de l'église et des anciennes constructions de l'abbaye ; l'autre est la mairie, située au milieu d'un joli jardin que termine de façon fort pittoresque, la tour Fabri et d'où on jouit d'un panorama sur toute la ville. Après un déjeuner bien gagné et auquel veulent bien prendre part M. Ricard, directeur de l'école,

et M. de Quinemont, directeur du haras, nous regagnons la gare et montons dans les wagons, hélas surchauffés, qui vont nous conduire en près de deux heures à Paray-le-Monial. Nous traversons de petites vallées, des vignes et partout nous voyons les beaux bœufs blancs du Charollais. Et, après de nombreux arrêts, nous arrivons à l'un des sanctuaires les plus célèbres de France. Mais, il faut bien l'avouer, ce n'est pas la petite chapelle de la Visitation où se conserve le souvenir de Marie Alacoque qui est le but principal de notre course, malgré les pieux souvenirs qui s'y rattachent et qui attirent une foule telle qu'il est presque impossible d'y pénétrer ; nous venons chercher à Paray-le-Monial, comme à Tournus, l'église qui fait défaut à Cluny. Elle n'a pas les mêmes proportions grandioses, mais son type est analogue et du reste, Paray fut longtemps un prieuré de Cluny.

Après avoir admiré le narthex, l'intérieur et les clochers de cette belle église qui a depuis peu échangé son vocable de Notre-Dame pour recevoir le titre de Basilique du Sacré-Cœur, nous nous répandons dans la ville où chaque maison semble un couvent et où dans chaque boutique, on ne vend que chapelets, médailles, photographies et souvenirs pieux. Nous nous arrêtons au Musée eucharistique, dont le fondateur, M. le baron de Sarachaga veut bien nous faire les honneurs avec la plus grande affabilité et après un coup d'œil donné à la maison de pierre aux médaillons finement sculptés, bâtie en 1525 par un riche fabricant de serge et qui sert aujourd'hui d'Hôtel de Ville, nous regagnons nos voitures et le train nous ramène à Mâcon, vers neuf du soir, et là chacun soupe de bon appétit, avant de gagner son lit.

En voiture, les voyageurs pour Solutré, tel est le cri qui dès l'aube retentit dans les hôtels et chacun va prendre sa place dans les

---

voitures qui stationnent rue Sigorgne, devant l'hôtel de Sencé ; le temps est menaçant et les marchands de parapluies, qui ouvrent leurs boutiques, réalisent de beaux bénéfices en vendant leurs produits aux voyageurs retardataires ou négligents ; c'est jour de marché à Mâcon et les villageois qui viennent porter leurs légumes et leurs volailles contemplant notre longue caravane. Vers huit heures, nous arrivons à Solutré et nous nous dirigeons, sous la conduite de M. Arcehin, vers la station préhistorique découverte par lui, il y a plus de trente ans, avec M. de Ferry.

« La station de Solutré, lisons-nous dans le guide de M. Lex, occupe un petit plateau, situé entre les habitations du village et l'escarpement de la montagne ; on y trouve tant d'ossements que le lieu est dit *le Crot du Charnier*. L'industrie de Solutré correspond à plusieurs époques. L'une d'elles est, on le sait, caractérisée par la pointe en feuille de laurier, taillée avec beaucoup de soin, fine et mince, en silex, quelquefois en cristal de roche. On a trouvé à Solutré beaucoup de sépultures préhistoriques, gallo-romaines et burgondes. Les ossements de cheval y sont extraordinairement abondants ; ils forment, à eux seuls, une couche de près de 3,800 mètres carrés et qui atteint en plusieurs endroits plus de 2 mètres d'épaisseur. Aussi a-t-on pu estimer qu'on s'y trouve en présence des débris de plus de 30 à 40,000 de ces animaux. »

Sur le champ de ses découvertes, M. Arcehin nous donne ces détails et, dans une tranchée ouverte pour nous, nous met à même d'en constater l'existence. Aussi pendant que quelques intrépides font l'ascension de la Roche de Solutré que couronnait un château féodal, d'autres, s'aidant de leur couteau ou de leur parapluie, s'improvisent fouilleurs et

---

ce sont des cris de joie quand ils rencontrent quelque ossement ou quelque silex affectant la forme de la feuille de laurier.

Pendant ce temps, les photographes dressent leurs appareils, le docteur Birot, de Lyon, groupe les uns et les autres et il faut le cor de Chevallier pour nous ramener en face de nos voitures ; mais là, une surprise nous attend : les gaufres mâconnaises, une merveille de légèreté, qui, malheureusement, comme le poisson, ne se conserve pas et qu'arrose le Pouilly-Fuissé, dont le territoire touche celui de Solutré.

En voiture, par une pluie fine qui mouille sans pénétrer et en contemplant le splendide panorama qui d'un côté nous montre comme la proue d'un navire la roche de Solutré et de l'autre le vieux château de Pierreclos, nous arrivons à Berzé-la-Ville où nous abandonnons nos voitures pour monter à la chapelle du château des moines de Cluny, édifice roman dont le chœur a été entièrement décoré de peintures dont les sujets représentent Dieu le père, le Christ de gloire, entouré d'apôtres et de saints, des scènes de la vie de saint Blaise et de saint Laurent, des figures d'abbés bénédictins et des bustes de saints et de saintes ; dans le dessin et le coloris de toutes ces figures on retrouve l'influence byzantine et on peut, sans témérité, rapprocher ces compositions de celles de Ravenne et de Byzance. Ces peintures ont été mises au jour par M. l'abbé Jolivet, curé de Berzé, avec autant d'art que de patience et la Société française d'archéologie a rendu un juste hommage au talent de cet ecclésiastique en lui décernant une de ses médailles.

Après le déjeuner au restaurant de la Croix-Blanche, dans lequel on nous a fait goûter un magnifique saumon à la chair rouge et qui ne se pêche, dit-on, qu'entre Villefranche et Lyon, nous allons au château féodal de Berzé-

la-Ville dont la propriétaire, Mme la comtesse de Milly, nous fait fort gracieusement les honneurs. C'est une ancienne forteresse féodale, flanquée de tours, parmi lesquelles on nous signale celle du Bœuf, dont on rappelle la curieuse légende. Un seigneur de Berzé, ayant conçu des doutes sur la vertu de sa femme, fit enfermer dans une tour celui qu'il croyait avoir porté atteinte à son honneur ; dans une autre, on plaça un bœuf et le seigneur, voulant savoir lequel des deux aurait plus de résistance, les laissa mourir de faim. Le bœuf succomba le premier, mais la légende ne dit pas ce qui advint au survivant.

En revenant, nous saluons Milly, habitation de la famille de Lamartine et que le poète se plaisait à nommer sa maison natale, bien qu'il ait vu le jour à Mâcon. Chemin faisant M. Reyssié, à qui on doit un livre justement estimé, *La Jeunesse de Lamartine*, nous en expose en un langage imagé les points les plus saillants.

Bourg-en-Bresse, chef-lieu du département de l'Ain, célèbre par ses poulardes, est le but de notre troisième excursion ; après une aimable réception par les bureaux des deux Sociétés savantes, nous nous dirigeons vers la belle église de Brou, bâtie dans les premières années du xv<sup>e</sup> siècle, par Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien et de Marie de Bourgogne et veuve de Philibert le Beau, duc de Savoie. Pendant plus de vingt ans, des architectes et des sculpteurs de tous les pays furent appelés par la duchesse à concourir à la construction et à la décoration de cette merveille. Jubes, stalles du chœur, autels, retables, verrières, nous sont expliqués avec la plus grande science par M. le supérieur du grand séminaire et par M. Buche, mais ce qui fait l'admiration de tous, ce sont les trois tombeaux de Marguerite de Bourbon, mère de Philibert le Beau, de celui-ci et de

---

Marguerite d'Autriche. Deux d'entre eux offrent cette particularité de représenter deux fois les défunts, vivants et avec leurs costumes, sur le cénotaphe, et dessous à l'état de cadavres.

Les cloîtres du couvent construit par Marguerite appellent aussi notre attention, et après avoir regardé l'heure au grand cadran solaire tracé par terre et que l'on marque soi-même en se plaçant sur la lettre correspondant au mois du calendrier, nous regagnons Bourg, dont nous visitons l'église et le Musée.

Le soir, a eu lieu la séance de clôture du Congrès et une distribution de médailles faite par la Société à MM. Arcelin, Lex, Déchelette, l'abbé Jolivet, Corot, Martin, Favarcq, etc.

Mais si la clôture est prononcée, le Congrès n'est pas fini et la chevauchée commence le mardi matin par une visite de la ville de Tournus. C'est là encore une vieille ville dont une célèbre abbaye a formé le noyau; l'église intacte, avec sa crypte et sa chapelle de Saint-Michel, élevée au-dessus du porche, dans une disposition analogue à Vézelay et Saint-Leu d'Esserent, nous retient d'abord; nous visitons ensuite les parties subsistantes, l'abbatiale, l'auditoire, les celliers et, après un coup d'œil jeté sur la façade de la Madeleine, nous allons au Musée où M. P. Martin nous montre de curieux objets de l'art burgeoise remarquables par la richesse de leur damasquinerie d'argent sur fer, d'intéressants débris découverts dans des villas romaines des environs, de nombreux fragments de sculptures provenant de l'abbaye et une suite de tableaux, de dessins et de gravures formant l'œuvre de Greuze, le charmant peintre dont la statue s'élève en face de l'Hôtel de Ville. En route pour Châlon-sur-Saône, dont la visite rapide est encore abrégée.

---

gée par un orage qui nous oblige souvent à chercher abri dans les cafés de la ville. Châlon est une ville active où de belles constructions s'élèvent et dont la population s'accroît, en même temps que celle de Mâcon diminue. Le Musée renferme de belles sculptures de l'époque romaine et du moyen âge, des tableaux et de riches antiquités préhistoriques de la trouvaille du Volgu. On y remarque, à côté d'objets égyptiens provenant de Chabas, le modeste savant dont le buste doit s'élever bientôt sur une des places de Châlon, les appareils avec lesquels Niepce tenta ses premières expériences de photographie. L'église de Saint-Vincent a été affublée, il y a une cinquantaine d'années, d'une façade pseudo-gothique flanquée de deux tours, dont l'architecture rappelle celle des confiseurs; mais l'intérieur est resté intact, et, bien que de plusieurs périodes, il n'est pas sans intérêt : on peut signaler les clôtures des chapelles, une belle tapisserie du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, la sacristie et ses vitraux, ainsi qu'un cloître. La chapelle de l'Hôpital, située sur l'autre rive de la Saône, construction récente comme tout l'édifice, renferme de belles boiseries et d'intéressantes verrières du XVI<sup>e</sup> siècle, parmi lesquelles une curieuse scène de l'entrevue de Joseph et de la femme de Putiphar.

Autun méritait, à coup sûr, plus d'une journée, mais des exigences matérielles, la difficulté d'y loger un effectif aussi considérable que le nôtre, ont décidé les organisateurs à tout nous montrer en sept heures. La route se fait en chemin de fer par Chagny, Nolay, la patrie des Carnot, Epinac et Sully, dont nous voyons dans les arbres le château appartenant au marquis de Mac-Mahon.

A Autun, le vénérable président de la Société éduenne, M. Bulliot, nous reçoit, accompagné de plusieurs de ses confrères et

---

des membres du bureau de la Société des Sciences. Nous montons dans des voitures et visitons la partie romaine d'Autun, le temple de Janus, les portes d'Arroux et de Saint-André et le Musée lapidaire dont les richesses ne se comptent pas : bornes milliaires, autels commémoratifs, stèles funéraires avec portraits d'ouvriers et attributs professionnels, monuments du moyen âge, à commencer par celui de Brunehault, jusqu'aux mémoriaux des derniers siècles, tout est ici réuni. Encore quelques tours de roue et, après un coup d'œil sur l'école préparatoire de cavalerie, nos équipages nous conduisent à l'Hôtel de la Poste. On attend soixante convives, nous sommes plus de quatre-vingts, mais il ne faut pas s'inquiéter ; en dehors des turbots et des langoustes qui arrivent de Paris, il y a des vivres de supplément, car c'est une des grandes foires, de ces foires où les bêtes à cornes se comptent par centaines, presque par milliers et à notre entrée en ville, nous avons rencontré bien des paysannes élégantes, abritées sous une ombrelle aux couleurs claires et poussant devant elles une paire de petits cochons.

Au dessert, M. de Marsy prend la parole pour rappeler les belles découvertes faites depuis trente ans par M. Bulliot, sur le Mont-Beuvray, l'ancien Bibracte, la capitale gauloise que nous ne pouvons visiter, mais dont nous allons voir dans l'hôtel du chancelier Rolin, devenu le Musée de la Société éduenne, les résultats de fouilles heureusement poursuivies et qu'est appelé à continuer M. Déchelette. Aux applaudissements de tous, notre président apprend à M. Bulliot que la Société lui a attribué l'une de ses premières récompenses et M. de Villefosse, avec sa parole autorisée, confirme en quelques mots la décision du Congrès. L'hôtel Rolin, la cathédrale, dont le porche au tympan richement

---

sculpté nous offre des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, le musée municipal, telles sont nos étapes dans la vieille cité éduenne, étapes parcourues sous la pluie jusqu'à notre départ.

Le programme était rempli, mais il y restait un post-scriptum et ce ne devait pas être la journée la moins intéressante.

« Excursion facultative à Beaune » ; plus de quarante congressistes étaient encore là le jeudi matin, lorsque nous descendions à la gare de Beaune où nous attendaient les membres du bureau de la Société d'archéologie et d'histoire de Beaune, MM. de Montille, Aubertin et Gloria. Tout d'abord nous nous rendons à l'église Notre-Dame, dont M. l'archiprêtre Héron nous fait les honneurs et où il a bien voulu, comme aux jours de fêtes, faire orner le chœur de la splendide tapisserie de la vie de la Vierge, exécutée en 1500 aux frais du chanoine Le Cocq, par des artistes flamands ; après une courte visite à l'ancien beffroi devenu aujourd'hui le Musée de la Société d'archéologie, nous déjeunons à l'Hôtel de la Poste, et ne tardons pas à prendre sous nos parapluies le chemin de l'Hôpital de Beaune, cette merveille, célèbre dans le monde entier et qui attire chaque année de nombreux visiteurs. C'est en 1443 que Nicolas Rolin, chancelier du duc de Bourgogne, dont nous avons vu à Autun l'hôtel transformé en Musée, fonda, avec sa femme Guigone de Salins, l'hôpital de Beaune qui, aujourd'hui encore, après plus de quatre siècles, a conservé tout son caractère et depuis le guichet de la porte d'entrée, jusqu'à la crémaillère de la cuisine, dans les salles des malades, comme dans la cour au centre de laquelle est le vieux puits en fer forgé, nous reporte au temps du Téméraire, avec les malades dans leurs lits aux rouges courtines, sous les hautes nefs voutées de bois, non loin de la chapelle, dans

---

le chœur de laquelle on voit les hospitalières en leurs amples vêtements blancs l'été et bleus l'hiver, coiffées du hennin, circuler, allant panser ici un blessé, consoler là un malade. Et ce ne sont pas les premières venues que ces religieuses de Sainte-Marthe, qualifiées de servantes des pauvres et qui, à ce titre, reçoivent chaque année trois francs par an pour leur salaire. Elles doivent suffire à leurs besoins et appartiennent aux meilleures familles de la ville. Dans un parloir réservé, nous apercevons deux jeunes postulantes, dont le costume, comme celui des religieuses n'a pas varié depuis la fondation. On a, dans un Musée, réuni les objets les plus précieux conservés dans l'hôpital et notamment : le célèbre tableau du *Jugement dernier*, attribué à Roger van der Weyden et dont on a refusé plus d'un million, de vieux ornements religieux et des tapisseries anciennes, qui sont en nombre suffisant pour décorer les cours de l'hôpital, le jour de la procession de la Fête-Dieu.

Les revenus de l'hôpital de Beaune consistent en partie en vins, des crus de Meursault et de Corton, dont la vente aux enchères, au commencement de novembre, sert généralement à fixer les cours des grands crus de Bourgogne.

C'est dans la grande salle des adjudications, décorée de tapisseries de l'époque de Louis XIV et meublée dans ce style, que s'est terminée notre visite. M. Montoy, vice-président des hospices, assisté de M. Grandpré, secrétaire, bien connu à Compiègne de tous ceux qui s'occupent de gymnastique, et d'autres membres de la Commission, nous fait goûter, avant de nous séparer, quelques-uns de ces vins généreux et, comme aux adjudications, la brioche au fromage les accompagne, afin de nous permettre d'en distinguer le bouquet.

---

Nous resterions encore volontiers, mais la pluie redouble, l'heure du train approche ; voilà pour un an la séparation définitive ; mais beaucoup d'entre nous expriment l'espoir de se retrouver encore au Congrès belge d'Arlon, à l'Association pour l'Avancement des sciences à Boulogne et dans d'autres réunions où nous parlerons avec plaisir de ce que nous avons vu et... de ce que nous comptons bien voir.

---